

Aujourd'hui la Turquie

La Francophonie



L'Institut Français d'Istanbul, lieu de passages et de brassages, d'échanges et de croisements

C'est le long de l'Istiklal Caddesi, l'artère piétonnière qui relie la place Taksim à l'ancien quartier de Galata, que se confondent toutes les générations. C'est là aussi où se concentrent toute l'énergie, tout le dynamisme, toute la rage de vivre, toute la frénésie de cette ville. C'est là justement, au centre névralgique de la ville, que sont situés le Consulat Général de France et l'Institut Français d'Istanbul, fréquenté quotidiennement par plus de mille personnes. (lire la suite page 17)

« Les Turcs s'intéressent à notre culture, et mesurent la vitalité de sa diffusion »

Directrice de l'Institut français d'Istanbul depuis plus d'un an, Anne Potié ne s'en cache pas : elle aime la culture, la vit, et la respire. Aujourd'hui, elle a la chance d'être tombée au bon endroit, au bon moment. Istanbul 2010, année de l'effervescence avec son titre de capitale européenne de la culture, sans oublier la Saison de la Turquie en France. Dans son bureau situé sur la rue Istiklal, artère névralgique du centre-ville, cette ancienne directrice de l'Institut français d'Agadir revient sur l'importance de la culture entre ces deux pays et sur cette ville en perpétuelle évolution.



Anne Potié

Tout d'abord, pouvez-vous nous donner votre avis sur la place qu'occupe l'Institut au sein des festivités d'Istanbul 2010 ?

C'est une occasion pour nous de contribuer au renforcement de l'offre culturelle de la ville. Nous travaillons main dans la main avec nos partenaires turcs, afin de défendre les objectifs, que nous partageons, d'Istanbul 2010, à savoir la démocratisation de la culture et la pérennité des événements culturels. De plus, l'Institut remplit sa mis-

sion qui est de participer au rayonnement de la culture française et de renforcer la coopération franco-turque. Évidemment, la demande s'est décuplée cette année, ce qui rend la tâche passionnante.

Justement, de quelle manière vivez-vous cet appétit pour la culture française ?

Comme une grande chance, un privilège même, et un très grand plaisir. Traditionnellement, on dit que la francophonie recule dans le monde.

(lire la suite page 11)

Langue française



Christine Pirel

L'attachée de coopération pour le français à Istanbul nous parle de l'apprentissage du français à Istanbul et en Turquie, de l'organisation des cours au nombre d'apprenants.

(lire la suite page 11)

Patrimoine



Korhan Gümiş

Cet architecte francophile nous parle d'Istanbul et de son programme de conservation du patrimoine dans la diversité.

(lire la suite page 11)

Projet franco-roumain



Mihai Maxim

Les instituts français et roumain d'Istanbul organisent une soirée d'hommage à l'écrivain franco-roumain Ionesco. Nous rencontrons son directeur, Mihai Maxim, francophone convaincu qui nous explique la nécessité d'une politique plus dynamique du soutien à la francophonie.

(lire la suite page 11)

Colloque



Talat Parman

Formé au sein de l'école française de psychanalyse, il organise régulièrement des colloques sur ce sujet, avec le soutien de l'Institut Français.

(lire la suite page 11)

Le programme de la Francophonie à L'Institut d'Istanbul

« Le Roman français contemporain »

A l'occasion du mois de la francophonie, l'Institut Français d'Istanbul invite Mme Christine Jordis, écrivain et critique littéraire à évoquer la littérature contemporaine avec les étudiants des universités de Galatasaray, d'Istanbul, de Boğaziçi et du lycée Saint Benoît.

Lundi 1^{er} mars à l'Université de Bogazici à 14h

Mardi 2 mars à l'Université de Galatasaray à 16h

Mercredi 3 mars à l'Université d'Istanbul à 11h

Jeudi 4 mars au lycée Saint Benoît

A l'occasion de la parution de l'ouvrage collectif « Istanbul, Histoire, Promenades, Anthologie et Dictionnaire » aux



éditions Robert Laffont, Nicolas Monceau qui l'a dirigé sera accompagné de Jean-François Pérouse, maître de conférence à Galatasaray et de Giovanni Scognamiglio, écrivain et cinéaste turc pour cette découverte singulière d'Istanbul.

Jeudi 4 mars à l'Institut d'Istanbul à 19h.

(lire la suite page 11)

Les Turcs s'intéressent à notre culture, et mesurent... (Suite de la page 1)

Une chose est sûre : ce constat ne vaut pas pour la Turquie. En effet, et c'est indéniable, la demande en ce qui concerne la culture française est forte, notamment de la part des jeunes générations. Pour s'en rendre compte, il suffit de passer une journée dans ce bureau : il ne désemplit pas.

Et comment expliquez-vous cette spécificité ?
Nos deux pays ont toujours eu des liens particuliers. Par ailleurs, il faut souligner le dynamisme de la France au niveau des structures culturelles. Depuis les années 60-70, mais surtout avec l'impulsion donnée par André Malraux, le réseau culturel n'a cessé de s'accroître. En France, on ne s'en rend pas bien compte, car nous sommes un peu des « enfants gâtés ». Par exemple, la nouvelle génération ne mesure pas à quel point c'est unique de par le monde, spécialement depuis les années 80. En Turquie, les personnes s'intéressent à notre culture, et mesurent la vitalité de cette diffusion.

Et que vous disent les gens que vous côtoyez par rapport à la position tranchée du gouvernement de Nicolas Sarkozy contre l'adhésion de la Turquie à l'Union Européenne ?

Leur intelligence et leur finesse permettent aux représentants des milieux culturels de faire la part des choses entre le débat politique qui anime la France et notre mission au sein de

l'Institut. Tout le monde est bien conscient du fait que les options politiques et la vie culturelle sont de nature distincte, sauf naturellement dans les régimes totalitaires. D'ailleurs, nous avons la chance de disposer de partenaires prêts à débattre et qui savent que l'Institut est un lieu d'échanges, de dialogues... C'est pourquoi nous accueillons des débats qui abordent certaines problématiques des relations franco-turques, sur les minorités par exemple.

Ne considérez-vous pas qu'en France, une fausse image de la Turquie est véhiculée, mais qu'après avoir découvert ce pays, notre vision est débarrassée de ces a priori ?

Bien sûr, la méconnaissance de la Turquie est grande, d'autant plus que les images qui en sont véhiculées datent d'époques révolues. Notre perception change dès que l'occasion nous est donnée de découvrir le pays.

En quoi l'approche française est-elle différente de celle d'un autre pays en termes de diffusion culturelle ?

D'une manière générale, nous lui accordons, et lui avons toujours accordé, une place éminente. Nous sommes moins habitués à travailler avec le mécénat et le privé et plus avec

les institutions publiques. L'important pour l'Institut est de pouvoir être une plate-forme, un lieu d'exposition, de lectures, d'écoute et de dialogues dont peut s'emparer chaque individu qui a soif d'échange et de ne pas décevoir les demandes des



acteurs turcs et français qui veulent s'investir et cherchent médiation, soutien, conseil ou accompagnement. La multiplicité de nos partenariats (60 pour ces deux derniers mois) est également une des caractéristiques de notre politique culturelle.

Que pensez-vous du fait que la demande culturelle s'accroît alors que les fonds alloués dans les budgets gouvernementaux s'amenuisent ?

C'est le grand paradoxe. Les moyens des services culturels sont extrêmement restreints. L'art est donc d'essayer de donner le maximum d'offres, malgré les contraintes financières les plus serrées.

Hormis votre rôle de diffuseur de la culture française, comment aidez-vous les acteurs locaux à s'impliquer, à émerger ?

Par exemple, nous avons récemment appuyé et assisté des traducteurs turcs, qui souhaitent créer leur propre structure à Istanbul en leur

permettant de visiter des lieux qui se consacrent à la traduction en France. L'Institut a aussi accompagné des troupes de théâtre, qui souhaitent découvrir le théâtre français, au Festival d'Avignon ; ou encore il offre à de jeunes solistes ou troupes de danse turques la possibilité de se faire découvrir en leur proposant son plateau...

Selon vous, quelles villes seraient équivalentes à Istanbul en termes de vitalité culturelle ?

Aussi passionnantes, aussi vivantes qu'elle, il y en a peu. Je crois qu'actuellement c'est l'une des villes les plus dynamiques au monde. On y vit d'ailleurs des moments exceptionnels. Tout ce qui se construit, et notamment au niveau de la culture, est éminemment prometteur.

En quoi est-elle si particulière ?

C'est l'extrême jeunesse de pourtant l'une des plus vieilles villes du monde. Je recommande à tous ceux qui se sentent un peu déprimés de venir faire une cure de jeunesse ici. Ils seront emportés par l'énergie, la joie, l'allégresse, la force d'une jeunesse en appétit, intelligente, sans tabou et sans complexe. Ce qui me frappe également dans la cartographie culturelle d'Istanbul, c'est qu'on trouve beaucoup de jeunes femmes « à la manœuvre ». Avec cette impressionnante réussite, c'est toute la modernité de la Turquie qui se révèle.

* Propos recueillis par Pierre Benedetti
Crédits Photos: Onur Kilic

La langue française : son apprentissage, sa diffusion et sa promotion

L'Institut Français d'Istanbul, ce n'est pas seulement des activités culturelles. C'est aussi un important travail autour de la langue française, à la fois au cœur de l'Institut, mais aussi dans les établissements scolaires et universitaires de la ville. Pour en savoir plus, nous avons rencontré Christine Pirel, qui travaille activement à la promotion du français.

Pouvez-vous nous présenter votre métier ?

Je suis attachée de coopération pour le français à Istanbul depuis un peu plus d'une année. Nous sommes trois en Turquie : à Istanbul, à Izmir et à Ankara. Notre mission principale est d'apporter un soutien à la francophonie et à l'éducation auprès des écoles primaires, des lycées et des universités où le français est enseigné, notamment dans le domaine de la formation des professeurs et de l'ingénierie pédagogique.

Nous organisons et participons aux manifestations francophones, et sommes le relais des événements internationaux dans le domaine éducatif et linguistique. Nous aidons par ailleurs à la création de partenariats entre les établissements turcs et français.

Nous travaillons également avec Campus France (<http://turquie.campusfrance.org>), agence dédiée aux étudiants souhaitant poursuivre leurs études supérieures en France et le service de coopération de l'Ambassade de France pour le développement de la mobilité des étudiants turcs et français.

Et en ce qui concerne les cours dispensés à l'Institut Français ?

L'Institut Français d'Istanbul offre des cours de français général du niveau débutant au ni-

veau avancé, ainsi que des cours de français sur objectifs spécifiques : français des affaires, français juridique, français du tourisme, de l'hôtellerie et de la restauration, français scientifique et technique, littérature, français sur objectifs universitaires, culture, langue et actualités, traduction et doublage de films, et bien d'autres. En 2009, l'Institut Français d'Istanbul a accueilli près de 5 000 apprenants. La moitié de nos apprenants sont des étudiants désirant commencer ou renforcer leur apprentissage de la langue, les professionnels constituant l'autre partie de notre public. Depuis l'an dernier, quelques cours sont également destinés aux personnes ayant un projet d'installation en France. Les cours sont donnés en semaine, en journée ou le soir, mais aussi le week-end, à Taksim et à Moda, au sein du lycée Saint Joseph.

L'Institut Français est également centre d'examen agréé pour les diplômes de langue française, notamment le DELF (Diplôme d'Études en Langue Française) et le DALF (Diplôme Approfondi de Langue Française), diplômes délivrés par le Ministère de l'éducation nationale français qui sont reconnus internationalement.

Près de 3000 étudiants se sont présentés aux examens DELF et DALF l'année dernière à Istanbul, ce qui représente une augmentation de 80 % par rapport à l'année précédente. Le taux de réussite à ces examens avoisine les 80%.

Votre action se limite-t-elle à l'apprentissage de la langue et à ses applications scolaires et universitaires ?

Non, bien sûr, car une langue ne peut s'apprendre hors de son contexte culturel et nous œuvrons à la participation active des professeurs et des étudiants aux nombreuses manifestations organisées par l'Institut Français (conférences, pièces de théâtre, films, exposi-

tions, spectacles de danse, concerts...) au sein du centre culturel ou dans les établissements et les universités. Nous offrons également un soutien à des projets d'établissements et à la formation des professeurs de français.

Comment sont financées toutes ces activités ?

Ces activités sont financées par des subventions de l'Etat français et des co-financements importants de la part de nos très nombreux partenaires, qui permettent notamment l'affectation de 120 professeurs français pour enseigner dans les lycées bilingues et les départements universitaires francophones de Turquie, ainsi que par les recettes locales des Instituts Français.

Comment vivez-vous votre travail avec la francophonie en Turquie ?

Merveilleusement bien ! Mes fonctions me permettent de rencontrer des professeurs et des étudiants turcs francophiles et francophones, passionnés par la langue française et qui sont les ambassadeurs de cette langue en Turquie. Istanbul reste une ville ancrée dans une longue histoire de relations entre nos deux pays et tournée vers une francophonie d'avenir. Et c'est là toute l'essence de mon travail : favoriser davantage l'apprentissage, l'enseignement, l'importance et l'amour du français dans cette ville à la croisée des cultures et des langues.

Institut Français d'Ankara :

www.ccclank.com

Institut Français d'Izmir :

www.frkultur.com

Institut Français d'Istanbul :

www.infist.org

Alliance Française d'Adana :

www.af-adana.org

* Propos recueillis par
Mireille Sadège et Camille Longépé

Les instituts

Izmir

Exposition des œuvres de Rebecca Dautremer

Rebecca Dautremer, illustratrice jeunesse, animation d'ateliers jeune public à l'occasion de l'ouverture de l'espace jeunes lecteurs de la Bibliothèque de l'Institut.



Ankara

Cinéma :

- du 11 au 21 mars, dans le cadre du festival international du film d'Ankara : projection de films de Robert Guédigian, Louis Malle et soirée hommage à Éric Rohmer

- samedi 27 mars : soirée Georges Méliès

Soirée de la francophonie :

Présentation du travail des étudiants de l'Institut sur la francophonie
Vendredi 19 mars, 19h

« À Istanbul, on a toujours l'impression d'être au centre du monde »

Architecte francophone et francophile, M. Korhan Gümüş travaille actuellement au sein du programme architectural d'Istanbul 2010. Nous avons eu le plaisir de discuter avec lui.

Parlez-nous de votre parcours.

Je suis né à Istanbul, du côté asiatique du Bosphore, et comme les jeunes de mon quartier, j'ai étudié à Saint Joseph, le lycée francophone de Moda. Mon père parlait lui-même français, et déjà petit, je voulais aller y étudier, notamment parce que l'architecture imposante du lycée m'avait fortement impressionné. J'ai toujours été attiré par l'architecture, et aussi par l'histoire et l'archéologie. Lorsque j'étais enfant, il y avait des fouilles archéologiques à Fenerbahçe, on y trouvait des ruines de l'époque byzantine. C'est là que je me suis rendu compte que la ville d'Istanbul avait une histoire plus complexe que ce qu'on nous enseignait à l'école. Cette constatation s'est révélée de plus en plus vraie avec le temps : les cours d'histoire que nous recevions étaient très standardisés, sous-tendus par une certaine idéologie. Il y avait une réelle dichotomie entre le programme scolaire et la ville elle-même.

Au lycée, je faisais partie d'un club de design automobile. Avec mes amis, nous admirions beaucoup les voitures de luxe, qui, à l'époque, étaient nombreuses à Moda. Je m'intéressais beaucoup au design industriel, et c'est en partie pour cela que je me suis tourné vers des études architecturales après le lycée. L'autre raison, c'était mon amour et mon intérêt sans cesse grandissants pour la ville et son histoire. À Istanbul, on a toujours l'impression d'être au centre du monde, et c'est ce qui fait qu'on l'aime tant.

Dans les années 80, je me suis imprégné des écrits de penseurs français, tels que Roland Barthes, ou Claude Lévi-Strauss. Cette épo-

que est aussi celle de la renaissance de la problématique urbaine, notamment avec la construction du Centre Pompidou à Paris. Grâce à ma connaissance du français, je pouvais mes connaissances architecturales dans les magazines spécialisés dans ce domaine, et édités en français. J'étais presque plus au courant de l'architecture internationale contemporaine que mes professeurs !

En cherchant à comprendre la ville, j'ai tout fait pour conserver ma curiosité d'enfant, afin de ne pas être instrumentalisé. Je voulais réellement faire quelque chose pour Istanbul, et pour ses habitants. J'ai donc travaillé dans une ONG, pour protéger certains quartiers menacés de destruction, comme celui de Galata. Nous avons pu empêcher la municipalité de détruire des maisons de Levantins vieilles de plusieurs siècles, mais qui ne concordaient pas avec le 'patrimoine national' qu'on tente actuellement d'imposer. Nous avons réussi à imposer nos propres projets, comme la construction d'espaces verts. Nous voulions montrer comment, en agissant ensemble, les architectes, la municipalité et les habitants pouvaient agir pour le bien de la ville, en évitant la vision technocratique et idéologique de la ville proposée par les dirigeants.

C'est dans ces années-là que j'ai entendu parler du programme européen pour les capitales culturelles. J'ai tout de suite vu une fabuleuse opportunité pour Istanbul, et j'ai commencé à collaborer avec les administrateurs de ce programme. En 1999, le règlement du programme a changé : des villes ne faisant pas partie de l'Union Européenne pouvaient se porter candidates. Malheureusement, Ankara a fait obstruction, et ce n'est qu'en 2005 que nous avons pu déposer le dossier d'Istanbul, et en 2007, notre candidature a été acceptée.

Quels sont vos projets concernant la préservation du patrimoine d'Istanbul ?

Dans le programme d'Istanbul Capitale



Européenne de la Culture, nous avons notamment un projet concernant Yenikapı. Avec la construction du tunnel souterrain du Marmaray, ce quartier va devenir un immense centre de transfert, une des plates-formes de transport les plus grandes d'Europe. Dans cette optique, il est impératif de ne pas se limiter à l'approche du transport, il faut faire se concerter plusieurs organisations, et Istanbul 2010 a cette capacité. À Yenikapı, on peut voir les traces d'une époque où cette ville était capitale de l'Europe. C'est là qu'est situé l'ancien port de Théodose, et il faut impérativement inclure les archéologues dans ce projet, car aujourd'hui, la conception de l'histoire turque est telle que tout le monde connaît l'année 1453, la date de la prise de Constantinople par les Ottomans, mais personne n'est au courant des événements de 330, l'année de naissance de Constantinople. Les citoyens doivent donc être eux aussi intégrés au projet de Yenikapı. La conservation de cet espace est essentielle. En effet, l'Unesco exige que la péninsule historique d'Istanbul fasse l'objet d'un travail de protection, avec, à l'appui, un plan de gestion, car sinon, cet espace sera classé dans la liste du patrimoine en danger.

Je travaille également sur un programme de conservation du patrimoine dans la diversité : j'ai des contacts avec les communautés juives, orthodoxes, arméniennes et grecques. À Kumkapı, une église arménienne est en train d'être restaurée. C'est la première fois que l'État turc paye pour la restauration d'un édi-

fice religieux de ce type, et c'est un grand pas en avant.

Comment collaborez-vous avec l'Institut Français d'Istanbul ?

Les directeurs de l'Institut français et de l'IFEA ont été des conseillers pour un grand nombre de restaurations sur lesquelles j'ai œuvré. L'IFEA est à la source de notre travail archéologique, et l'Institut nous ont prêté des espaces pour nos expositions, et nous ont mis en contact avec des gens de dimension internationale. Ces deux instituts nous ont aussi beaucoup aidé sur le plan de relations internationales et diplomatiques. Nous avons eu beaucoup d'opportunités d'intégration à des projets internationaux grâce à eux, et ils ont grandement contribué au développement du programme d'Istanbul 2010. Ce programme a créé un réseau de communication entre les villes européennes ; j'espère que ce réseau pourra perdurer après 2010.

Comment la culture française vous a-t-elle influencé dans votre travail ?

Je suis né dans un contexte familial et scolaire en relation avec la France. Mon père et ses amis parlaient tous le français, et au lycée, mes professeurs étaient souvent des intellectuels français. Quant à Istanbul, c'est une ville française par certains aspects, l'influence de la France est très forte. Les écoles francophones, par exemple, sont très importantes dans la modernisation de la ville ; elles font communiquer Istanbul avec l'Europe.

** Propos recueillis par Camille Longépé*

Talat Parman, le pionnier du courant français de psychanalyse à Istanbul

L'école française de la psychanalyse prend de plus en plus d'ampleur en Turquie, notamment grâce au travail de Talat Parman. Francophone formé à la Société Psychanalytique de Paris et organisateur de nombreux colloques, notamment au sein de l'Institut Français d'Istanbul, il nous fait part de ses travaux.

Qui est Talat Parman ?

Je suis psychiatre et psychanalyste, professeur associé à l'Université d'Istanbul où j'enseigne la psychanalyse. Je suis membre de la Société Psychanalytique de Paris et de l'Association de Psychanalyse Internationale. Je suis né à Istanbul et, après avoir fait mes études secondaires au lycée Saint Joseph, à Kadıköy, j'ai fait mes études de médecine à la Faculté de Médecine d'Istanbul. Par la suite, je suis parti à Paris pour me spécialiser en psychiatrie et en psychanalyse. J'ai effectué mon internat dans divers hôpitaux parisiens et j'ai commencé ma formation psychanalytique à la Société Psychanalytique de Paris. Je suis revenu à Istanbul en 1994, et j'ai fondé le groupe de psychanalyse d'Istanbul avec des collègues francophones, un groupe qui est devenu une association en 2001. L'Association de Psychanalyse d'Istanbul est la première de Turquie, et je fais

partie du conseil d'administration actuel.

Pouvez-vous nous parler de votre choix de l'école française de la psychanalyse ?

Il faut d'abord souligner le poids que le courant français occupe dans la psychanalyse mondiale actuelle. C'est une des écoles les plus importantes, et les psychanalystes des pays francophones occupent toujours les premiers rangs. Cela a beaucoup joué sur notre choix. Par ailleurs la pensée française est très connue en Turquie, c'était donc pour nous un choix intellectuel d'excellence. Il faut rajouter également que les services culturels de l'Ambassade de France et de l'Institut Français d'Istanbul nous ont soutenu moralement et matériellement depuis le début, et cela nous a beaucoup encouragé dans le travail passionnant qu'est l'introduction la psychanalyse en Turquie. Je profite donc de cette occasion pour les remercier chaudement.

Quels sont vos principaux travaux dans le domaine de la psychanalyse ?

Notre association organise plusieurs conférences, colloques et séminaires chaque année dont deux des plus importants ont lieu à l'Institut Français d'Istanbul : « Les Rencontres Internationales de Psychanalyse d'Istanbul », notre réunion annuelle la plus importante dont la douzième édition aura lieu en novembre prochain, et les « Discussions sur la jeunesse » dont la onzième édition aura lieu en

mai. Ces deux activités réunissent un certain nombre de praticiens turcs et étrangers, et notamment les Français, autour des thèmes importants de la psychanalyse. Par exemple, cette année, nous discuterons du narcissisme. Nous organisons aussi d'autres activités, que l'on peut découvrir sur notre site internet : www.turkpsikanaliz.com.

Par ailleurs, nous entretenons une importante activité de publication. Je dirige ainsi la revue « Les écrits de psychanalyse ». Elle paraît deux fois par an, et est unique dans son genre en Turquie. Le vingtième numéro sera publié en mai prochain. Nous avons également une collection de livres de psychanalyse, intitulée Rêve/Pensée et dirigée par le Dr Ayça Gürdal Küey, psychiatre et psychanalyse également. Elle contient déjà 24 ouvrages dont une bonne partie a été traduite. Pour certaines de ces traductions, nous avons bénéficié de l'aide du service de traduction de l'Institut Français d'Istanbul.

Parmi les fondateurs de notre groupe, il y a trois universitaires : Mme Tefvika Ikiz, professeur-associé à la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul au département de psychologie, Mr le Pr Levent Kayaalp, pédopsychiatre et chef de service à la Faculté de Médecine de Cerrahpaşa et moi-même. Nous donnons des cours de psychanalyse aux étudiants en médecine et en psycho. Pendant une période, j'ai enseigné à l'Université de Ga-

latasaray, tout comme Mme le Pr Elda Abrevaya, un autre membre fondateur du groupe. Ces quatre collègues sont aussi membres de la Société Psychanalytique de Paris et de l'Association de Psychanalyse Internationale.

Que pouvez-vous nous dire de la pratique de la psychanalyse en Turquie. Quel est le courant prédominant ?

La psychanalyse turque est assez récente. Même si les idées psychanalytiques sont connues en Turquie depuis fort longtemps, on peut dire que sa pratique a commencé avec la fondation de notre groupe. Mais elle avance à grands pas et, actuellement, nous comptons plus de cent collègues qui sont soit déjà psychanalystes, soit encore en formation. Avec les séminaires, les colloques et les publications, le monde psychanalytique turc s'enrichit de jour en jour. Nos activités s'étendent dans d'autres villes de la Turquie, à Bursa par exemple, où nous venons d'organiser un événement avec des collègues locaux.

Quant au courant prédominant, je répète ce que j'ai plus haut : c'est la psychanalyse française qui est la pensée psychanalytique la plus importante en Turquie. Green, Lacan, Laplanche et Pontalis sont nos références les plus importantes. Mais nous sommes ouverts aussi à la psychanalyse anglaise, avec Bion, Winnicott, Klein et à la psychanalyse sud-américaine de Bleger, les Baranger, etc.

L'Institut Français... (Suite de la page 1)

C'est le long de l'Istiklal Caddesi, l'artère piétonnière qui relie la place Taksim à l'ancien quartier de Galata, que se confondent toutes les générations. C'est là aussi où se concentrent toute l'énergie, tout le dynamisme, toute la rage de vivre, toute la frénésie de cette ville.

C'est là justement, au centre névralgique de la ville, que sont situés le Consulat Général de France et l'Institut Français d'Istanbul, fréquenté quotidiennement par plus de mille personnes.

L'emplacement semble avoir été une propriété française dès le XVIII^{ème} siècle : un baraquement rudimentaire servait alors de refuge et d'hospice aux marins en transit à Constantinople. À la fin du XIX^{ème} siècle, cet asile fit place à un vaste hôpital qui, par son équipement et ses conditions d'accueil, faisait figure d'établissement pilote. L'avènement de la République turque vit la fermeture de cet hôpital français et sa transformation en Consulat Général. L'Institut Français vint s'y installer par la suite.

L'Institut Français d'Istanbul et ses missions

Dépendant du Ministère français des Affaires étrangères, l'Institut Français d'Istanbul fait partie d'un réseau de plus d'une centaine d'établissements culturels français dans le monde.

Les missions de l'Institut couvrent un champ très vaste :

- enseignement et rayonnement de la langue française,
 - coopération éducative et universitaire
 - CampusFrance pour la promotion de l'enseignement supérieur en France
 - information et documentation sur la France contemporaine à travers un centre de ressources et une médiathèque,
 - coopération et diffusion culturelle et artistique intégrant toutes les disciplines : musique (du classique au jazz, en passant par les musiques du monde, des chansons au rock), arts plastiques et visuels, cinéma, théâtre, danse, performance, culture scientifique et technique, livre et écrit, conférences, débats d'idées et tables rondes dans les domaines de la philosophie, de la psychanalyse, de la géopolitique, de l'histoire, de la littérature ou encore la traduction.
- L'École Francophone de Musique est également installée dans les locaux de l'Institut.
- La médiathèque, qui compte près de 1200 adhérents, est quant à elle fréquentée par des élèves, des étudiants, des chercheurs, des férus de littérature.
- La médiathèque propose :
- **60 périodiques français**, dont 3 quoti-



diens, Le Monde, Libération et Le Figaro, 10 hebdomadaires et 35 mensuels généralistes et spécialisés

- **25 000 livres** d'un fonds diversifié : des ouvrages de littérature et de sciences humaines, d'art, d'économie, de sciences, des dictionnaires et encyclopédies, des romans classiques et contemporains en langue française, des bandes dessinées, des ouvrages pour les jeunes, des méthodes d'apprentissage du français (fonds FLE), un fonds spécial consacré à la Turquie et des livres d'auteurs français traduits en turc

- **1400 DVD et 1400 vidéocassettes**, fictions et documentaires.

- **1800 CD audio** de musiques et de chansons françaises ou francophones.

- **4 postes connectés à Internet** (accessibles aux adhérents de la médiathèque).

Le programme de l'Institut français d'Istanbul (Suite de la page 1)



Ajda Giray rend hommage aux voix féminines françaises

A l'occasion de la Journée mondiale des femmes, l'Institut Français d'Istanbul rend hommage aux plus grandes interprètes de la

chanson française, à travers la voix chaude d'Ajda Ahu Giray.

Lors de cette soirée d'hommage, la chanteuse interprétera les grands succès du répertoire de la chanson française immortalisés par Edith Piaf, Barbara, Dalida, Juliette Gréco, ou encore Patricia Kaas...

Née en 1980 à Istanbul, Ajda Ahu Giray commence des études de musique à l'âge de 6 ans. Diplômée du Lycée de Galatasaray et de l'Université de Boğaziçi, elle rejoint l'Ecole Nationale de Musique de Villeurbanne pour vivre sa passion pour la chanson française. Elle est de retour en Turquie en 2008.

Lundi 8 mars à l'Institut d'Istanbul à 20h

Journée mondiale de la poésie

En partenariat avec le Pen Club de Turquie, l'Institut Français d'Istanbul accueille poètes et lecteurs pour une après-midi consacrée à la poésie avec notamment des lectures d'Aragon et la présence d'Ozdemir Ince, auteur de l'ouvrage *Le tyran* et le poète (sorti en français en décembre 2009) et traducteur de Rimbaud.

21 mars

Textes et voix : Ionesco avec Denis Podalydès

À l'occasion du centenaire de la naissance du grand dramaturge

et académicien franco-roumain Eugène Ionesco, est proposée une soirée consacrée à la diversité d'une œuvre foisonnante, au travers d'une lecture de son roman unique, *Le solitaire* (traduit en turc par Bertan Onaran). Tour à tour maître de l'absurde iconoclaste et frondeur, esprit indépendant à l'épreuve des bouleversements du 20^{ème} siècle, Ionesco n'en finit pas de surprendre. L'acteur de théâtre et de cinéma français Denis Podalydès de la Comédie Française, deux fois récompensé par un *Molière*, interprétera une lecture de cette œuvre décapante, aux côtés de deux grands acteurs roumain et turc.

Figure culturelle et politique, Ion Caramitru, ancien Ministre de la Culture de Roumanie est actuellement Directeur général du Théâtre National de Bucarest.

Vendredi 19 mars à l'Université d'Istanbul
Samedi 20 mars, Textes et Voix à l'Institut Français d'Istanbul

Dimanche 21 mars à l'Institut Français d'Istanbul de 15h à 16h30

Café littéraire à l'Institut Français d'Istanbul : « Des écrivains français ont écrit à Istanbul »

Animé par Gisèle Durero, écrivain française résidant à Istanbul, en partenariat avec l'Université Galatasaray.

Samedi 27 mars, Café Bordeaux, Institut Français d'Istanbul

Albert Camus : Le Premier Homme avec Jean-Paul Schintu

Hommage à Albert Camus dont

2010 marque le cinquantième du décès avec la pièce *Le premier homme* mis en scène par Jean-Paul Schintu.

Samedi 27 mars à l'Institut Français d'Istanbul à 20h

« Le français d'ici, de là, de là-bas »

Conférences sur la langue française par Henriette Walter, en partenariat avec l'Université d'Istanbul et l'Université de Marmara.

Mercredi 7 avril, Conférence à l'Université d'Istanbul

Jeudi 8 avril, Conférence sur « Le français dans tous les sens », Université Marmara

Concours d'illustration et d'écriture des 10 mots de la francophonie 2010 (balaudeur, cheval de Troie, crescendo, escagasser, galère, mentor, mobile, remue-méninges, variante, zapper)

Ouvert à tous les élèves, lycéens, étudiants et apprenants de français de la région d'Istanbul.

Mars 2010

Concours de photographie « Sur les traces de la francophonie à Istanbul »

Le but est de réaliser une photographie sur tout ce qui peut se rattacher à la francophonie à Istanbul : portrait d'une personne francophone ou d'un mot, d'un objet, d'un lieu, d'une coutume... liés au passé ou au présent de la francophonie à Istanbul. De nombreux prix sont à gagner : appareils photo, livres de photographie, inscriptions à un cours de français à l'Institut Français...

Ouvert à tous les lycéens et étudiants francophones de la région d'Istanbul, en partenariat avec l'Université Galatasaray.

Les photographies sont à remettre avant le 15 mars 2010

La langue française

Placé à proximité de la place de Taksim, l'Institut Culturel Roumain d'Istanbul se trouve dans un très ancien immeuble dont la Roumanie est propriétaire depuis 1909. Le directeur de l'Institut, Pr. Dr. Mihai Maxim, nous réserve un accueil très chaleureux et nous invite dans la grande salle de réception. L'Institut porte le nom du prince roumain Dimitrie Cantemir (1673-1723), historien fameux de l'Empire ottoman et illustre représentant de la musique classique ottomane, qui a joué un rôle très important dans les relations entre la Turquie et la Roumanie. (Son nom est gravé entre ceux de Leibniz et de Newton sur la pierre du mur de la Bibliothèque Sainte Geneviève, à Paris, parmi les noms des personnalités scientifiques et culturelles les plus illustres de l'Humanité).

Le Prof. Maxim nous déclare : « les efforts pour le soutien de la langue française sont nécessaires, voire indispensables, car son recul conduirait à un appauvrissement spirituel. Dans ce sens, l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF), fondée il y a 40 ans, est une bonne chose. Par ailleurs, c'est aussi la langue de la diplomatie par excellence, et, sous l'Empire ottoman, c'était la langue de correspondance entre le Ministère des Affaires étrangères de la Sublime Porte et ses ambassadeurs ou consuls à l'étranger, d'où l'expression de 'Mon Pacha'. Et n'oublions pas que la principale caractéristique de cette langue est sa rigueur : c'est la langue des contrats du fait de sa précision. Aujourd'hui, nous assistons à une prédominance de l'anglais pour des motifs d'abord économiques et politiques, mais aussi du fait de sa facilité d'apprentissage. De nos jours, la langue française reste une langue romantique et héroïque, tandis que l'anglais est celle du business et de la vie pratique. Ainsi, la langue internationale qui naîtra sur la base de l'anglais sera facile à apprendre, mais bien loin d'être précise et élégante comme la langue française. »

À la question faut-il avoir peur de la marginalisation de la langue française, sa réponse est : « Évidemment ! Prenons l'exemple de la Roumanie : alors que l'élite d'autrefois y était parfaitement francophone, les jeunes aujourd'hui préfèrent presque sans exception l'anglais. En dépit de cette évolution inévitable, le gouvernement français doit suivre une politique de soutien systématique de la francophonie, un soutien qui doit être plus énergique afin de l'imposer, notamment lors des réunions ainsi que dans les organisations internationales. Certes, on ne peut pas créer artificiellement et imposer une langue, mais on peut la soutenir, et c'est ce que doivent faire le gouvernement français et les entreprises françaises. »

Il poursuit et finit avec la langue turque qu'il aime aussi beaucoup et qu'il parle d'ailleurs très bien : « une langue s'impose naturellement par elle-même. Prenons l'exemple du turc : à la fondation de la République, il y a eu un retour vers la langue turque et une élimination de ses composantes arabes et persanes, mais on a ensuite renoncé à cette politique. Il faut souligner le génie du père fondateur de la Turquie moderne, qui a su instaurer le changement de l'alphabet. Cela a conduit à une grande ouverture vers l'alphabetisation et un accès à la culture. Cette décision prise en 1928 est à l'origine du développement de la culture de masse en Turquie et l'explosion culturelle dans ce pays.